

Marc était chaleureux et sympathique, il avait envie de rapports intimes, tout en étant réservé il aimait parler. C'était un intellectuel de la rive gauche, décontracté, rieur, pas très grand, petites lunettes pour lire qu'il posait sur le bout du nez au lieu de les mettre et de les enlever, il lisait la carte au restaurant puis levait les yeux par-dessus pour vous parler. Il avait une voiture pour les longues distances, un scooter pour aller d'un rendez-vous à un autre en évitant les encombrements, un vélo parce qu'il aimait ça : sa pensée restait active, pendant qu'il se déplaçait à un rythme tranquille, en silence, il réfléchissait. Il aimait faire le marché, la cuisine aussi. Les cèpes. De temps en temps un très bon restaurant. Il aimait bien. Il s'occupait de ses enfants, même s'il les voyait peu, il était séparé de leur mère depuis trois ans. Il travaillait beaucoup. Il avait toujours beaucoup travaillé. Il faisait une belle carrière, il avait un bon salaire. Il habitait dans le quartier de Paris qui correspondait à ses centres d'intérêt, et lui permettait en même temps d'avoir une vie de famille. Le quatorzième. Le travail, l'école, les lieux de rendez-vous étaient proches les uns des autres. Il lisait beaucoup, allait au cinéma une fois par

semaine, de temps en temps au spectacle. Il recevait les invitations mais évitait les premières, il était rédacteur en chef d'un journal culturel, si parfois il y allait, c'était pour gagner du temps, ça évitait d'avoir à réserver soi-même, c'était tout. D'un point de vue social ce genre de sortie lui déplaisait. Il critiquait ce milieu, cette ambiance tout en disant « m'enfin on va pas parler de ça ». Il préférait voir sa vie en dehors de « cette espèce de zoo », il était contraint de s'y mêler, de très loin et en observateur, mais ne se sentait pas sali, pas touché.

Pourtant traverser la Seine pour aller rive droite s'apparentait à une expédition, le vingtième arrondissement il l'appelait le trentième, c'était son humour. Quand il venait vers chez moi à Saint-Augustin, à sept minutes de Madeleine, il appréciait le calme juste à côté du square et la perspective de la place, en ajoutant avec un regard pétillant « ce qu'il y a c'est qu'il faut arriver jusque-là ». Mais je me sentais bien avec lui. Je me sentais à l'aise, on pouvait parler des heures. On avait un rapport facile, direct. Il ne jouait pas la comédie, son masque ne demandait qu'à tomber, il ne s'abritait pas derrière des barrières. Il ne demandait qu'une chose, que le rideau de théâtre se ferme pour laisser la place à ce qu'il appelait la vérité, dont le curseur sur sa ligne imaginaire avait tendance à hésiter, à osciller, à en choisir plusieurs, sous prétexte qu'il ne savait pas.

Il avait une soif d'intimité, comme si le temps pour la satisfaire lui manquait. Ou les bons partenaires, les occasions. Le fait d'avoir toujours été très pris. Son métier. Mais la possibilité était là, comme une nappe d'eau claire, à disposition. Presque pas troublée encore. Et l'aptitude, le don pour ça. Il aimait l'intensité, la profondeur, la vérité, qu'il regardait avec

gourmandise, disposé à les découvrir, excité, courageux, mais d'après lui pas vraiment initié. Il communiquait volontiers sur le ton de l'interrogation, sans jamais oublier la discrétion, au point d'exagérer les prudences oratoires. Ce qui ne l'empêchait pas d'être orgueilleux, de bien aimer se mettre en scène aussi lui-même. D'adorer qu'on lui pose des questions. Il aimait aussi parler vêtements, restaurants, ambiances, futilités. En accompagnant sa fille chez Zara il avait vu une brune de vingt ans en slim qui essayait des talons hauts en marchant comme une reine devant les cabines, ça l'hypnotisait, il parlait de ce que le vêtement chez telle ou telle femme révélait, avouait qu'il observait tout, en précisant «on dirait pas comme ça» et disait qu'il choisissait lui aussi ses vêtements avec une obsession malade. Il aimait se moquer des attitudes que prenaient parfois les gens, tel éditeur qui lui disait en l'accueillant au restaurant pour un déjeuner de travail «t'es de ma famille». – Qu'est-ce que t'as répondu? – J'ai éclaté de rire. Qu'est-ce que tu voulais que je réponde? Toute cette hypocrisie glissait sur lui.

J'étais dans un train, dans un compartiment, je me disais «je suis bien». Le type passait avec le bar, l'homme à côté de moi prenait quelque chose, j'aimais bien sa voix. Sur la banquette en face il y avait un couple, l'homme m'avait aidée à monter ma valise. Je lisais. Le train passait sous la place de l'Europe d'où Monet avait peint la gare. Le nombre de rails diminuait. La veille Marc avait pris la route pour rouler toute la nuit, je n'allais pas le voir pendant un mois. Deux questions me tournaient dans la tête, j'étais bien, mais est-ce que cet état allait durer, et lui pendant ce mois il allait se verrouiller ou au

contraire ouvrir ? On venait de se rencontrer. Il partait en Corse avec ses enfants, des amis, et la femme avec qui il vivait. C'était le début de l'été, à part une semaine dans un hôtel au bord de la mer, je restais à Paris.

On avait dîné deux fois. La deuxième il me faisait une déclaration d'amour qui n'était pas très claire, mais explicite la troisième fois. J'étais avec Bruno, il y avait des choses qu'on n'arrivait pas à résoudre, du quotidien, des choses concrètes. L'organisation de la vie. Marc ne voulait pas avoir deux histoires parallèles mais ne voulait pas non plus passer à côté d'une rencontre importante, il était tombé amoureux de moi, il tenait à tout dire. Il était chaleureux, doux. Pas guindé, naturel. Une dégaine à la fois de vieux routier et d'adolescent, content de lui, insatisfait, résigné. Il avait une veste en coton noire un peu trop longue pour lui qui n'était pas grand, une veste droite, pas cintrée, le tissu n'était pas souple, le col était trop large. Dessous il mettait une chemise blanche rentrée dans son jean clair ceinturé. Pieds nus dans des mocassins fauve.

Seules sa mère et son ex-belle-mère avaient son numéro fixe, il utilisait son portable ou le téléphone de son bureau. C'était un passionné de presse qui s'était tourné vers la culture. Jeune étudiant, il animait une émission culturelle sur une radio libre, pour son plaisir en amateur. Il avait connu la mère de ses enfants comme ça, c'était une auditrice, elle appelait tout le temps, un jour il lui avait proposé de prendre un café. Il avait vécu vingt ans avec elle. Il la trompait de temps en temps, régulièrement. Jusqu'à ce qu'une histoire importante lui tombe dessus. Il vivait les deux en parallèle sans pouvoir choisir, au bout d'un an et demi sa maîtresse le quittait parce qu'il ne changeait rien. Il se contentait d'avoir un emploi du temps

compliqué et de se sentir vivant, tiraillé mais vivant, sa vie n'était pas plate, elle était intense, c'était une des périodes les plus épuisantes de sa vie, les plus intéressantes aussi. Toujours en état de tension. Mais en vie, actif, beaucoup d'émotions. Il dessinait dans l'air avec son doigt une ligne brisée avec des hauts et des bas. L'opposant à la courbe plate d'un cœur qui ne battrait plus.

Cette histoire importante l'avait beaucoup marqué, et la fin, le fait qu'il comprenne sans pouvoir rien faire.

Je rêvassais. Je levais les yeux, le couple dormait maintenant. Le type dont j'aimais bien la voix regardait les arbres défiler par la vitre. C'était un train Corail. Je revenais des toilettes. L'ouverture de la porte les réveillait. L'homme à ma gauche lisait le journal, la femme en face plissait les yeux, dans la fente de ses paupières elle me regardait.

En allant aux toilettes j'avais été saisie par le bruit violent près des soufflets. Une image me revenait et ne me quittait plus. Juste après les compartiments et la porte battante du couloir, j'avais eu le flash de Bruno et de moi allongés par terre dans les mêmes deux mètres carrés d'un train Corail. Moi dos à la porte battante qui s'ouvrait régulièrement, lui contre celle du wagon qui laissait passer le froid, les genoux pliés calés contre mes pieds. Il lisait *Rendez-vous*, on venait de se rencontrer, c'était le lendemain de notre première nuit. Il avait son blouson d'hiver en cuir marron, son jean bleu ciel troué aux genoux, sa peau noire au travers. Au bout de quatre heures, quand on sortait du train, on marchait pour la première fois dans la rue tous les deux main dans la main. Il portait nos deux sacs à l'épaule et me donnait la main dans la poche de mon manteau, je la serrais à travers mon gant,

je l'enlevais pour mieux sentir sa peau, la largeur de sa main et la façon ferme de tenir la mienne.

Marc me plaisait moins que Bruno. Il était beaucoup moins beau, moins intense, moins drôle. Il ne m'intriguait pas. Mais je pensais que je pouvais être mieux avec lui qu'avec Bruno, dans son regard il y avait une envie d'intimité, et la garantie que je lui plaisais. Même si un homme et une femme du même âge, blancs tous les deux, qui évoluaient plus ou moins dans les mêmes cercles, monsieur et madame tout le monde s'aiment, ça ne me faisait pas rêver.

Arrivée à l'hôtel j'étais toujours bien, mais je n'avais pas envie de sortir de ma chambre. J'adorais être sur mon lit à regarder un DVD, je pensais à Marc, tout le monde était dehors. Les filles étaient sorties. Avec lui j'allais peut-être redécouvrir la douceur. Bruno était souvent un peu brusque. Il y avait un acteur dans le film, dont le visage ressemblait à Bruno Ganz. Bruno. Quand on écoutait de la musique, quand on était au lit, quand on se promenait dans la rue, tous les moments étaient pleins avec lui. Comme un ballon bien gonflé qui s'envolait dans les airs au moindre souffle. Quoi qu'on fasse, par le simple fait qu'il soit là.

Je me réveillais à 4 h 30, Marc m'avait annoncé qu'il était capable de disparaître, de fuir. La phrase « je disparaissais » sonnait dans mes oreilles, elle m'empêchait de me rendormir.

Au début je remplissais la maison avec des chansons de Bruno, maintenant je cachais les pochettes pour ne pas voir les photos, ne pas croiser son regard. Je ne pouvais plus les écouter. La voix, le phrasé, les mots, ce qu'il chantait « j'ai jamais dit je t'aime même à la fille que j'aime », ou « quand tu pars il y a un horodateur il faut revenir à l'heure », peut-être anodins,

ne l'étaient pas pour moi. C'était fini d'avoir un sourire jusqu'aux oreilles en écoutant ça fort dans la maison. Marc n'aimait pas sa copine autant que j'aimais Bruno, ce n'était pas possible. Pourtant ce n'était pas Bruno là que j'avais envie de voir. J'étais dans le moment où on ne voit pas clair.

Le soir suivant je me couchais en pensant à Marc. Quand je me réveillais à cinq heures, ou six heures, je ne pouvais plus me rendormir, c'était trop vif, trop présent, il fallait que je me lève, que je fasse quelque chose. Je commençais déjà à compter les jours. Pourtant il disait que des gens comme lui c'était la banalité, la médiocrité. Ç'avait été sa réponse quand je lui avais dit que parfois j'avais du mal à vivre ma vie, ou que j'en avais marre d'être moi.

Le premier soir on restait ensemble quatre heures, puis il m'accompagnait aux taxis. Avec mes talons j'étais presque aussi grande que lui. Ce n'était pas les mêmes sensations qu'avec Bruno. La ville autour avec Bruno, c'était un décor pour une aventure qu'on allait vivre par le simple fait de sortir. Avec Marc c'était un trottoir sur lequel d'autres étaient passés, et passeraient encore. Avant d'aller me coucher je recevais par texto: «J'ai beaucoup aimé notre discussion. J'espère qu'elle en appellera d'autres. Bonne nuit. Je vous embrasse. Marc.» Le lendemain, par mail, on choisissait une date pour se revoir. Il commentait la soirée. Notre conversation lui était revenue pendant la nuit, elle faisait son chemin dans sa tête entrecroisant nos deux récits et intégrant mille choses. Elle avait été fluide et aisée, il réalisait que cette fluidité, très rare, et en tout cas très agréable, demeurait. Il avait très envie de me voir, de rire avec moi, de mieux me connaître,

pourquoi, il ne le savait pas exactement. C'était une évidence. Il avait hâte de me revoir. Pour ne pas laisser plus longtemps les mots, nos mots, dans cette apesanteur de l'entre-deux rendez-vous. Il se demandait pourquoi nous arrivions à nous parler ainsi. Il se disait que pour qu'il y ait fluidité il fallait être deux. Il repensait au mot pestiféré que j'avais employé à un moment, et à mon histoire avec Bruno, autre histoire de pestiféré même si cela n'avait a priori rien à voir, en tout cas toujours ces mêmes histoires de pression sociale, de réputation, il était chez lui, je pouvais l'appeler... Je ne le faisais pas.

Le lendemain, je proposais volontairement un restaurant calme et un peu froid, un japonais près de chez moi. On était sur des tabourets au bar en pleine lumière. Vers la fin je ne comprenais plus rien à ce qu'il me disait.

– Je peux faire plein de choses. Je peux choisir. Mais je...

– Vous pouvez choisir ?

– Oui.

– Comment ça ?

– Quand je tombe amoureux, au bout de quelque temps il y a moins d'intérêt, ou ce n'est pas ce que j'avais pensé, ou j'ai moins de sentiment, ou alors c'est à cause d'un élément extérieur. Vous comprenez ce que je dis ou pas du tout ?

– Non, pas très bien.

– C'est un mélange de tout ça.

– Un mélange de tout quoi ?

– De tous ces éléments.

– Un mélange qui fait que quoi ?

– Eh bien qui fait par exemple que je ne sais pas si je dois dire à la femme que j'aime de venir en Corse avec moi. Je peux faire plein de choses.

– Vous êtes content ?

Il tournait la tête vers moi en plantant son regard dans le mien, il ne s’attendait pas à cette question. Il me regardait prêt à dire quelque chose. Mais avec un sourire interrogatif. Sa voix perdait de l’assurance.

– De quoi ? De ma vie ?

– Oui.

– Oui. C’est intéressant.

– En tout cas c’est bien, vous avez beaucoup de chance d’avoir la possibilité de choisir.

– Non ce n’est pas bien.

– Pourquoi ? Pourquoi ce n’est pas bien ?

– Parce que je ne choisis pas. Je suis le bouchon qui se laisse aller au fil de l’eau.

– Le bouchon qui se laisse aller au fil de l’eau ? Je ne comprends pas.

– Oui. Je me laisse porter par le courant. Alors je ne sais pas s’il faut comme ça accumuler. Quand on a vécu déjà plusieurs histoires.

Il demandait l’addition, pressé de partir, bizarre.

– On se revoit très vite. Et on reprendra la discussion exactement là où on l’a laissée.

Il disait ça avec insistance, dans une phrase bien rythmée, avec *exactement* détaché, très en évidence.

Sur le chemin du retour, dans la rue, j’appelais Bruno. Je ne l’avais pas appelé depuis plusieurs jours. C’était génial d’entendre sur son message sa voix claire, avec ce ton déclamatoire Beausir Bruno, les syllabes bien distinctes. À la maison, j’avais un mail de Marc.

« Chère Christine, Oui, bon, d’accord, je sais que je n’ai

pas été très clair à la fin de notre conversation de ce soir avec mes histoires de bouchons qui se laissent aller au fil de l'eau. Flou, embrouillé, incapable d'aller plus avant dans ce que je voulais vous dire. Sachez pourtant que j'aime nos discussions, que je me sens bien avec vous, que... mille choses encore. Bref, je voulais vous dire que c'est compliqué (pas nous, enfin je crois, le reste plutôt) mais que je tiens vraiment à ce quelque chose de si rare qui fait qu'on (j'ose le on ?) est si bien ensemble. »

Je parlais à Rome avec ma fille pour son anniversaire. Bruno n'aimait pas quand je quittais Paris, pour quelques jours je ne disais rien. Marc voulait savoir quand je rentrais pour reprendre la conversation. Je préférais qu'on se parle avant, au téléphone.

– J'ai vraiment besoin d'en savoir plus, j'ai l'impression d'être destinataire de quelque chose qui n'est pas arrivé à destination.

– Ne vous inquiétez pas. Vous êtes destinataire de rien du tout.

– Non mais j'aimerais bien que les choses...

– Que les choses soient claires.

– Un peu plus oui.

– Vous êtes à Rome là ?

J'étais allongée sur mon lit, je voyais le ciel par une fenêtre à l'italienne, placée haut sur le mur. À l'extérieur de la chambre, sur le palier, un petit escalier menait à une terrasse qui dominait tout, la ville, les jardins, le forum, le Panthéon, le Vatican, piazza Venezia, les escaliers de la place d'Espagne, piazza del Popolo, l'église du Gesù.

– Oui.

– Et ça va ?

– Oui. Nos fenêtres donnent sur la ville, il fait chaud, ma fille découvre Rome. On est vraiment très bien.

– Il faut que je retourne en réunion. Je vous appelle ce soir vers dix heures.

On dînait place du Panthéon. Je prenais de la *zuppa inglese*, un dessert que j'avais découvert la première fois dans un restaurant italien de Londres avec mon père trente ans plus tôt, je n'en avais jamais retrouvé d'aussi bon, j'avais toujours été déçue, ce jour-là il était égal à celui de mon souvenir.

Je marchais vite pour être dans ma chambre à dix heures. J'attendais sur mon lit près du téléphone. Pas d'appel. J'étais nerveuse, déçue. J'appelais Bruno sur son fixe. J'entendais son «allo» au bout du fil. Mais je restais muette.

– Allo...

– ...

– Allo...

– ...

– Allo.

– ...

Il raccrochait. Je rappelais. Il fallait que je dise quelque chose, j'étais en train de tout gâcher. Il avait décroché. Bip... bip... Le lendemain matin le téléphone était toujours décroché, de l'aéroport je lui laissais plusieurs messages sur son portable. Je le suppliais de me répondre. J'appelais jusqu'au moment d'embarquer puis j'éteignais. Marc m'appelait à neuf heures le soir.

On se donnait rendez-vous dans un café près de chez moi. Il me parlait clairement. Il prenait ma main. Il payait. On sor-

tait du restaurant. On marchait côte à côte. Il avait mis son bras autour de mes épaules.

Il embrassait mon cou. On passait devant le banc où Bruno s'était fait apostropher par un clochard un soir, puis devant un autre où je le revoyais assis avec ses écouteurs. On remontait la rue, on allait bientôt arriver devant ma porte. Il disait « je suis tombé amoureux de vous Christine » puis « je vous aime beaucoup, et si je dis beaucoup, c'est parce que je ne veux pas... ». Il semblait inquiet du mois de vacances qui arrivait, de l'élan qu'il allait peut-être briser, même s'il aimait l'endroit qu'il avait loué, une maison au bord de la mer.

– Je vais me reposer. C'est un endroit magnifique. Je suis fatigué, j'ai besoin de repos. Je ne sais pas ce qui va se passer pendant ce mois. Je vous dis tout ça mais je sais pas du tout ce que ça peut donner. Je ne veux pas avoir deux histoires parallèles.

– Moi non plus.

– C'est bien que vous disiez ça.

Il m'embrassait sur la bouche. Je ne répondais pas vraiment. Je ne bougeais pas mes lèvres. Après quelques minutes de silence devant ma porte, je décidais de lui proposer de monter chez moi un instant. Il me caressait le cou, j'avais un T-shirt avec une encolure ronde. Je me laissais aller un peu. Il me disait comme s'il se parlait à lui-même « c'est important là ce qui m'arrive ». Et au bout d'un moment « il faut que je parte sinon je vais faire des bêtises ».

Je l'accompagnais dans l'entrée, troublée. On décidait de se revoir le lendemain avant son départ pour un mois.

Je dormais peu. À six heures je recevais un texto. « Chris-

tine. Pas fermé l'œil de la nuit. Véritable crise d'angoisse. Veux vraiment faire les choses dans l'ordre sinon impossible. Vous appelle plus tard. Pas du tout sûr que se revoir ce soir soit une bonne idée. Baisers. Marc.» J'appelais. Il n'avait jamais été angoissé pour des raisons amoureuses, professionnelles oui, amoureuses jamais. Je ne comprenais pas. Je parlais un peu plus fort que d'habitude : pourquoi est-ce qu'il m'avait fait cette déclaration si c'était pour bloquer tout dès le lendemain ? Il comprenait ma réaction, mais si je mettais un ultimatum, il préférerait me prévenir, il fermait tout.

Je sortais. En me promenant je me disais « c'est quand même stupide de transformer une bonne nouvelle en une mauvaise ». Je lui disais ça quand il rappelait, il était soulagé, il s'était inquiété toute la matinée.

Après cette histoire importante qui s'était terminée au bout d'un an, sa femme avait eu envie de partir en vacances au Mexique. Ils avaient fait ce grand voyage, avec leurs enfants. Il avait tout réservé, les billets, les hôtels. Une fois là-bas il y avait des plages superbes, tout était magnifique, ils avaient vu des choses splendides, ils avaient visité des endroits incroyables. Un ami leur avait parlé d'un hôtel fabuleux, d'un luxe extraordinaire, dans un endroit magique. Ils décidaient d'y aller pour les tout derniers jours. Ils étaient dans cet endroit fabuleux, devant une vue étourdissante, dans leur chambre de luxe. Ils se regardaient, et là ils s'étaient dit l'un à l'autre qu'ils avaient tout mais que quelque chose manquait, que ce serait mieux qu'ils se séparent à leur retour. Il avait donc perdu en quelques mois les deux femmes. Ils étaient le couple idéal, leurs amis ne comprenaient pas. Je connaissais ce discours,

quand on s'était séparés après dix-sept ans de vie commune avec Claude je l'utilisais, le discours du couple idéal, les amis qui ne comprennent pas.

Il arrivait chez moi à six heures, beaucoup plus crispé que la veille, en m'annonçant « je suis verrouillé. Si vous pouviez voir comment c'est dans ma tête... L'amas de pensées. Je suis tellement fatigué que tout à l'heure je me suis endormi chez le coiffeur, assis. Heureusement que je connais la coiffeuse. Mais j'aime ce qu'il y a là, comme ça, entre nous, vous voyez, cet endroit-là... qui va de là à là. (Il faisait tourner sa main dans le vide entre nos deux bustes, nos deux poitrines avec nos cœurs dedans.) Mais il y est aussi avec elle, la femme avec qui je vis, je ne peux pas dire que je ne l'aime pas ».

Il se rapprochait sur le canapé. On se parlait bas. Sa tête se posait sur mon épaule.

– J'aime par-dessus tout quand vous me parlez comme ça à l'oreille, tout bas. Je me sens bien. Je ne veux pas perdre ça, je veux absolument garder ça.

Il se levait.

– Vous partez ?

– Non je me lève. Je me lève et je vais regarder à la fenêtre.

– Vous voulez rester avec elle ?

– Je ne sais pas.

– Avant de me rencontrer vous vouliez rester avec elle ?

– Oui. Enfin... je ne me posais pas la question. Comme on était bien je ne me posais pas la question. On est moins bien depuis quelque temps, depuis que je vous ai rencontrée. Mais bon. Je ne sais pas.

Il ne voulait pas mentir, il n'aimait pas se cacher. Il l'avait trop fait. Le temps allait lui dire.

Il se rasseyait.

– Comment ça va se passer à votre retour ?

– On va se revoir. Si vous voulez... On verra où on en est.

Vous, vous aurez rencontré un prince italien... (De nouveau il était debout, de dos, il tournait dans la pièce.) Vous ne serez plus là. Voilà, c'est ça qui m'attend.

Il faisait de l'ironie sur sa propre vie, en habitué.

– C'est ce que vous voulez ?

– Non.

– Si je suis là vous serez content ?

– Bien sûr que je serai content si vous êtes là. ... Bien sûr que je serai content.

– C'est courageux de m'avoir dit tout ça sans savoir ce que j'en pensais moi.

– Non c'est pas ça le courage. Le courage ce serait de laisser tomber tout le reste et de partir avec vous demain. Ça je ne peux pas. Mais je ne veux pas fuir. Je suis très fort pour fuir, mais là je ne veux pas.

– Comment vous faites ?

– Je disparaïs.

Je ne sais plus quand on était passé au tutoiement. Je disais que je n'aimais pas ce moment, là, du départ.

– Moi non plus.

Il prenait un peu de recul, passait sa main à dix centimètres de moi, de haut en bas, comme pour me couvrir :

– J'aime tout. Tout. J'aime tout.

On s'embrassait, on se parlait tout bas. Je le raccompagnais dans l'entrée.

– Qu'est-ce qu'on fait pendant ce mois ? On ne s'appelle pas...

- Je ne sais pas.
- Qu'est-ce que tu penses ?
- Je veux garder la fluidité.
- Je n'aime pas ce moment.
- Moi non plus.

Il posait sa main sur ma taille, j'avais un frisson.

Le lendemain, sans le dire à Bruno, je prenais le train pour Deauville, ma fille y était déjà avec sa copine. Bruno travaillait en studio, ça faisait longtemps qu'il n'avait pas fait de nouvel album, il ne quittait pas Paris. De toute façon, je préférerais être seule toute la semaine, pour penser à Marc.

Plusieurs messages de Bruno étaient enregistrés sur mon répondeur, les plus récents, je les écoutais plusieurs fois par jour. Je n'aurais pas pu les effacer de moi-même, le téléphone s'en chargeait au bout de quelques jours. Je collais l'écouteur à mon oreille avant qu'ils disparaissent. J'avais : vendredi « À bientôt », mardi « Allo. Je... te rappelle », mardi un peu plus tard « Je suis en bas de chez toi hein, à plus tard », mardi soir, tard « Allo ben je te rappelle demain, oui demain. À demain. Salut ». Ils n'étaient pas insignifiants, il avait une façon de dire les mots unique, une façon à lui, que personne n'avait. Comme s'il y avait des cuivres derrière les mots, qui les éclairaient, qui les faisaient résonner, ou les sertissaient, comme des inflexions rares et nuancées. Ou comme s'il les entourait lui-même avec ses bras. Par amour des sons, des syllabes. Voil-là, comme il le disait, en montant sur la dernière, qui claquait comme une cymbale, c'était simple, éclatant, il n'y avait jamais d'humour compliqué, jamais de phrases bizarrement montées, jamais de recherche, jamais

de feulements, c'étaient des sons évidents sur des pensées claires.

J'allais dormir. Je rêvais de Sarkozy dans un hôtel, il avait trois paquets de mouchoirs attachés à une ceinture, comme les ceintures avec des plots qu'on enlève au fur et à mesure pour apprendre à nager, il me proposait un quatrième paquet de mouchoirs, et me disait : c'est prodigieux. Le matin il pleuvait quand je me réveillais. Les filles restaient dans leur chambre. Mon rêve me revenait : si je pensais à Bruno, oui je pouvais pleurer, c'était lui dans mon rêve qui me tendait des mouchoirs, il avait soutenu Sarkozy pendant la campagne, il avait même fait un livre, pour aller au bout de son engagement, comme il disait. J'avais pleuré en lisant par exemple :

« Quittez toutes ces mauvaises habitudes. Mais sachez qu'ils seront là pour essayer de vous faire retomber. Toi qui sors de prison, dis-le que c'est nul d'y aller, qu'il ne faudrait jamais qu'un jeune de ton quartier y mette les pieds. Dis-le que tu as pleuré quand tu t'es retrouvé enfermé, que tu avais l'impression d'avoir gâché ta vie bêtement. Lorsque tu as repensé à ta vie dehors, à ce que penseraient tes parents. Dis-leur qu'arpenter une pièce très réduite toute la journée durant, c'est pénible. »

Il aimait marcher, il détestait rester assis même à l'intérieur. Il aimait se promener librement, à la nuit tombée, ou dans des rues calmes, sans itinéraire précis, sans but, sans rien aller voir de particulier, il aimait prendre l'air, il disait « j'étouffe ».

Il devait faire beau en Corse. Marc devait se détendre, avec femme, enfants, amis, au soleil. Il devait être bien.

Il fallait que j'appelle Bruno, que je lui dise que je l'aime.

Marc, c'était peut-être un piège, un type qui m'avait fait une déclaration, une erreur, que j'allais oublier vite. J'étais en train de sacrifier Bruno à ça. Derrière le masque de Sarkozy qui souriait, Bruno me tendait des mouchoirs. J'en voulais à Marc de ce que j'étais en train de lui faire.

« La vie n'est pas facile pour les gens comme moi, à qui, au départ, on avait prédit une autre destinée. Je savais que j'étais en France et que je faisais partie de la génération d'aujourd'hui en regardant par ma fenêtre, du vingt-troisième étage de mon immeuble. Je pouvais voir la basilique du Sacré-Cœur, et rêver de m'envoler dans le cœur de Paris. Je regardais aussi passer les voitures de luxe avec leur plaque 75, ceux qui prenaient l'autoroute A1. Je savais que Paris était une ville riche, et peut-être que certains ont abandonné l'idée de s'en sortir, leur vie était et ne serait jamais autre chose que cette vie de misère à laquelle on s'attache très vite. Car même sur les plus belles plages des Antilles, mon triste quartier me manquait énormément. »

« Je ne respire que pour elle, la musique. »

« J'aurais tout donné pour voir un tableau de Poussin s'il ne m'était pas permis de le voir. J'aurais donné ma vie pour apprendre à lire si je ne le savais pas, et pas un lettré n'est supérieur à un analphabète bien éduqué. »

« Je tiens à préciser aux bourgeois du monde entier que les gens, comme vous dites, ne sont absolument pas cons. »

« Un jour j'ai demandé à ma mère, avec l'insistance des enfants, un maillot de l'équipe de France, le jour de mon anniversaire. Elle me l'a offert, c'était un maillot avec, en médaillon, la photo de tous les joueurs. Je l'ai pris, je n'ai rien dit, j'ai compris qu'on était pauvres, c'est tout. »

Marc m'avait demandé si j'allais prendre un taxi en arrivant à Deauville.

– Oui sans doute pourquoi ?

– Imaginer.

Il voulait m'imaginer.

À huit heures et demie, le matin, je me mettais au travail à une petite table dans ma chambre. Je relisais ce que j'avais déjà écrit. Ce qui concernait Bruno me chavirait, me serrait le cœur. Je lui téléphonais. Je mentais. Je ne lui disais pas que j'étais à Deauville, pour cacher que je n'étais pas tout près. Et parce que je n'avais pas envie qu'il me rejoigne. Il ne m'aurait pas rejoint, de toute façon je l'aurais attendu pour rien. Il m'aurait annoncé sa venue, m'aurait posé un lapin, et après m'aurait dit « je n'ai pas eu le courage de prendre le train tout seul ». Il aimait faire des projets puis laisser passer les choses. En disant qu'on avait tout le temps. Il n'aimait pas s'éloigner de ses bases. Canapé, scooter, télé, Charly, Jocelyn, musique, son périmètre. Mais aussi, liberté de partir à tout moment. « Je suis libre. » Je rappelais pour lui dire où j'étais, je me sentais coupable de lui avoir menti. Je l'imaginais à Paris, innocent, me pensant dans la même ville que lui, sur le point de venir me voir, sonnant à la porte, attendant que je revienne, d'une course, ayant confiance en moi. M'attendant d'une minute à l'autre. Il me disait souvent « on habite à vingt minutes », ou même « à dix minutes ». Je rappelais de ma chambre.

– Je suis à Deauville.

– Ah, tu vis bien.

J'avais envie d'appeler Marc, de lui dire : écoute on va pas vivre ça, je ne veux plus penser à toi, je préfère qu'on renonce.

Je sortais un peu de ma chambre. J'allais faire un tour dans le hall de l'hôtel.

Le lendemain matin je me réveillais tôt. J'aurais aimé partir avec Marc en août un week-end quelque part. Pour être tous les deux loin pendant vingt-quatre heures. Je me disais ça, puis je me disais « mais non, arrête, lui il doit être bien en ce moment, il est bien en vacances lui, il l'a son été ».

Il était minuit, j'avais envie de l'appeler, je me retenais. Puis je ne pouvais plus, j'appuyais sur la touche. Ça sonnait, ça ne répondait pas. Je ne laissais pas de message, mais mon numéro s'affichait. Je sortais de deux heures de téléphone avec Bruno intenses et fatigantes, je ne savais plus ce que je voulais, j'aurais aimé entendre la voix de Marc pour voir ce qu'elle me faisait.

Le lendemain, vers cinq heures, pour me rendormir je me masturbais, je voulais penser à Marc, ça ne marchait pas, je pensais à Bruno.

Je décidais de ne plus appeler Marc. Il ne fallait pas que je lui fasse la grâce de mes appels, qu'en plus il chipotait. Il croyait que faire des déclarations ça n'engageait à rien, comme essayer un vêtement dans un magasin.

Finalement je laissais un message en fin de matinée. Il me rappelait. Il avait dû s'isoler, il n'était pas à l'aise. Il était bien, il nageait, il faisait du bateau, il jouait aux cartes, au tarot, il y avait onze personnes dans la maison, il était loin, loin de tout, loin de moi aussi, il n'avait aucun temps pour penser, être avec des gens tout le temps ça prenait. Pour ce qui était de nous, il savait que c'était là, mais il empêchait que ça émerge. Ce n'était pas arrêté, il savait que ça allait ressortir. Comme un

glaçon plongé dans l'eau, immergé, qui va remonter à la surface, c'était une loi physique. Il ne voulait pas fuir. Le téléphone coupait plusieurs fois, chaque fois il rappelait en homme poli, bien élevé, correct. Éduqué. Rien à voir avec le comportement de Bruno. Il n'avait pas aimé être obligé de s'éloigner, et mentir pour m'appeler. « Il y a quatre personnes qui me font des signes. C'est pas bien ce que je fais. » Il avait un ton coupable, coincé, sérieux. Il pensait que pendant tout ce mois on ne s'appellerait pas.

L'après-midi je me disais : laisse tomber, c'est un petit monsieur dans sa vie confortable, qui « voudrait bien y aller mais... c'est compliqué » tu t'es fait piéger, il faut que tu sortes du piège.

J'appelais Bruno.

– Mon cœur ? Allo ? C'est toi mon chéri ? Mon amour.  
C'est toi ?

– Oui. Ça va ?

– Oui. Je suis contente de t'entendre.

– T'es où, je viens te voir. T'es chez toi ? J'arrive.

– Attends. Attends Bruno. Je suis pas chez moi.

– T'es où ?

– Je suis encore à Deauville.

– Tu rentres quand ?

– Dans quelques jours. Tu veux venir me voir ici ?

– Non. Je peux pas.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je suis un petit peu occupé.

– Tu travailles ?

– Oui. J'écris, j'ai des textes. Tiens, écoute ça.

Il me lisait un texte. Plein de textes. Des phrases, des mor-

ceux épars. Je collais le téléphone à mon oreille, je fermais les yeux. J'aurais tellement aimé lui dire tout ce qui m'arrivait et être comprise par lui, comme moi je le comprenais. J'aurais voulu être lui. Ou quelque chose dans sa poche, qui lui appartenne, qu'il ait toujours sur lui, sa clé, son téléphone. Il me lisait ses textes vite, il ne voulait pas que je note. Il ne voulait pas que j'aie le temps. Il croyait que c'était la seule chose qui m'intéressait. Pourtant je ne notais pas. De toute façon il allait trop vite, il parlait trop bas, il y avait du bruit, je comprenais un mot sur deux. J'étais avec lui, mon oreille sur son cœur, je n'avais plus l'impression d'être moi, j'en étais débarrassée, il n'y avait qu'avec lui que ça me faisait ça, que rien d'autre n'avait plus de prix ou de valeur comparé à lui.

– ... j'ai le rôle du foutu émigré... j'entends parler de hiérarchie dans les races... l'indifférence coupable des différences... on a pointé un doigt contre tout ce qui est nègre et crépu... oh là là écoute celui-là channé celui-là... je peux dire qu'entre nous deux c'est moi qui ai le plus souffert... ce n'est pas vrai que d'avoir grandi dans la misère j'en suis fier...

Le lendemain j'étais à Trouville avec ma fille et sa copine, le téléphone sonnait. J'hésitais mais je décrochais. Sa voix claire :

– T'es où ?

– Je suis à Trouville.

– Tant pis pour toi. Je te rappelle.

Il raccrochait.

Il rappelait l'après-midi, j'étais dans ma chambre. Il avait fait une chanson pour moi. Je n'avais pas le temps de noter, même les mots que je n'avais pas entendus il ne voulait pas me les répéter.

– ... garçon manqué... trop souvent déçu par les hommes  
garçon manqué... y a pas de hic j'ai la bonne technique...  
j'aime sans compter même si la femme d'aujourd'hui ne sait  
pas aimer sans compter... je t'ai apporté mon amour... sous  
ton jean baggy ta guêpière... t'es tombée sur le plus doux des  
voyous... mon amour s'est imposé à toi...

– Bruno...

– Attends... écoute ça maintenant... *it can be beautiful if  
you draw no line once you enter my world, you can have  
what's mine, I give you all the strength you need the air  
I breathe I share...*

– Bruno écoute, il faut que...

– Attends, encore un.

Ça repartait, c'était des morceaux de musique. Quand  
j'avais dit que j'adorais un morceau il me le repassait.

– Il est bon hein celui-là.

– Oui. Très.

– Attends encore un.

Je faisais signe à ma fille que je ne sortais pas, je n'avais  
pas le temps, je restais dans ma chambre.